



Vivre

en castor

Histoires de cohabitations
et de réconciliation

Rémi Luglia

éditions
Quæ

VIVRE EN CASTOR

Histoires de cohabitations et de réconciliation

Rémi Luglia

Cet ouvrage a été publié avec le soutien
du laboratoire Histemé de l'université de Caen-Normandie,
du laboratoire Citeres de l'université de Tours
et de l'Office français de la biodiversité.

Éditions Quæ
RD 10
78026 Versailles Cedex

© Éditions Quæ, 2024
ISBN papier : 978-2-7592-3884-2
ISBN PDF : 978-2-7592-3885-9
ISBN ePub : 978-2-7592-3886-6
www.quae.com
www.quae-open.com

Le code de la propriété intellectuelle interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette disposition met en danger l'édition, notamment scientifique, et est sanctionné pénalement. Toute reproduction même partielle du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, Paris 6^e.

■ SOMMAIRE

Remerciements	5
Préface	7
Introduction. Suivre la piste sensible des castors en historien et en naturaliste	10
Magie de l'instant saisi au fil de la Loire.....	10
Rencontres naturalistes.....	11
Un cheminement humaniste aux côtés du vivant.....	12
Des archives à l'engagement.....	13
Prendre conscience des temporalités.....	14
Pourquoi et comment étudier les castors?	16
Étudier l'animal pour lui-même.....	16
Singularité castorine.....	17
Inventer des cohabitations.....	20
Une étude qui assume une double dimension naturaliste et historique.....	22
Pour une histoire des comportements animaux.....	24
Être un castor en voie d'extinction	28
Pré-histoires.....	28
Un castor utile, une fois mort.....	31
Un castor nuisible et pourchassé.....	35
Un castor raréfié et mal considéré.....	42
Devenir un castor protégé (1890-1940)	48
La patrimonialisation d'un nuisible : une innovation majeure autour de 1900.....	49
La protection des castors canadiens.....	54
De l'interdiction de destruction à la protection de l'habitat : vers la réserve naturelle.....	59

Regain(s)	66
Réintroduire des castors au xx ^e siècle.....	66
Un rétablissement remarquable des populations toujours en cours.....	69
La France, entre retour spontané et réintroductions.....	73
(Re)coloniser!.....	79
Un nouveau castor?	84
Le castor bâtisseur de Blois.....	84
Surprises éthologiques.....	89
De la difficulté de croire en ce que l'on voit.....	92
Y a-t-il trop de castors?	98
Concilier les usages par la gestion ou le lâcher-prise?.....	98
Le témoin d'une sacralisation en cours d'un certain sauvage.....	102
Quelle acceptation par les humains?.....	108
Renaturer par le castor	116
Surprises écologiques.....	117
Restaurer les écosystèmes avec une espèce ingénieur.....	123
Renaturer et réconcilier: vers un plan national d'action?.....	130
Conclusion. Une cohabitation est-elle possible?	134
Un castor qui oblige les humains à se questionner.....	134
Un castor créateur de nouveaux mondes.....	135
De la nouveauté dans les histoires naturelles.....	136
Le regard des autres sur nous-mêmes: la sagesse de l'humilité... ..	136
Construire le monde d'après.....	138
Postface. Partager nos territoires avec les autres qu'humains	140
Références bibliographiques	142
Publications sur la nature et les animaux.....	142
Publications consacrées au castor.....	148
Glossaire	157

■ REMERCIEMENTS

Je dédie cet ouvrage:
à Catherine, âme libre contrainte dans un monde à la spiritualité étriquée;
à Marie, formidable altruiste engagée contre les injustices;
à Camille, bâtisseuse de futurs terrestres issus de ses univers singuliers;
à Louise, interprète des harmonies des sons et des corps.

Cet ouvrage est l'aboutissement d'une décennie de recherches sur la nature, la faune sauvage et les castors, ainsi que sur leur protection. Ce travail personnel s'est enrichi de nombreuses rencontres, et c'est avec plaisir et reconnaissance que je souhaite exprimer mes plus sincères remerciements à ceux qui ont pris part à ce cheminement, en m'excusant par avance auprès de ceux que je n'ai pas la place de citer.

Je tiens particulièrement à remercier Christophe Aubel et l'Office français de la biodiversité pour la confiance qu'ils m'ont témoignée en soutenant ce livre et en proposant une mise en perspective en postface. Je n'oublie pas le remarquable travail quotidien, de coordination et de synthèse réalisé par le Réseau castor, et notamment Yoann Bressan et Paul Hurel.

Je dois beaucoup à plusieurs historiens qui m'ont gratifié de leur amitié et m'ont inspiré. Je pense notamment, parmi d'autres, à Jean-Noël Jeanneney, à Corinne Beck et à Jean-Marc Moriceau. Éric Baratay mérite une mention spéciale, car il a éveillé en moi une façon de penser autrement les questions animales : je suis particulièrement honoré qu'il ait accepté de rédiger quelques mots en préface.

Tous mes remerciements vont également :

- aux naturalistes de Loir-et-Cher Nature, et particulièrement à Jean-Pierre Jollivet et Jean Pinsach, ainsi qu'à Gérard Fauvet pour son portrait du castor des Mées ;
- à Florent Kohler, José Serrano et Stéphanie Drelon pour leur ouverture aux démarches fécondes des sciences humaines et sociales en matière de médiation ;

- à Pierre Cabard, Michel Hayotte, Gilles Larnac, Alexandra Liarsou, parmi bien d'autres auteurs naturalistes, dont les ouvrages furent particulièrement instructifs ;
- à Basile Gerbaud, dont les très beaux documentaires sont d'excellents vecteurs de transmission et d'inspiration : *Le cas du castor* (2019) et *Castor, la force de la nature* (2023) ;
- aux regrettés Jean-Marie Gourreau et Georges Lacroix, porteurs chacun d'une vision sensible et inspirante des animaux ;
- à François Moutou, pour son indéfectible amitié et sa connaissance sans limite de la nature et des êtres qui la peuplent ;
- à Véronique Sales, pour sa relecture minutieuse et ses conseils avisés.

■ PRÉFACE

Voici un livre précieux, car il est rare qu'un animal soit étudié sous de multiples aspects, d'une manière pluridisciplinaire, comme le fait Rémi Luglia dans un style alerte tout au long d'un parcours limpide et dans une langue toujours claire.

Ces qualités sont les fruits de l'itinéraire de l'auteur, passionné par la nature et les animaux dès l'enfance, passionné par l'histoire, devenu historien accompli au gré de nombreuses publications, écrivain pédagogue grâce à son métier d'enseignant, et naturaliste chevronné au fil de multiples observations de terrain – il ne connaît pas seulement les castors, mais aussi très bien les oiseaux par exemple –, conciliant ses passions en devenant historien de la faune et de sa préservation, en présidant aujourd'hui la Société nationale de protection de la nature pour lier savoir et action, et en publiant ce livre novateur.

Car celui-ci a l'immense mérite d'unifier des approches toujours séparées du fait d'auteurs trop enfermés dans leur science et n'abordant qu'une facette du sujet. Ainsi, les naturalistes étudient souvent le castor actuel en croyant avoir affaire au castor en général, oubliant toute sa profondeur historique, toutes ses adaptations, ayant du mal à voir que le castor actuel n'est qu'une version passagère. Alors que les naturalistes et les éthologues portent désormais attention aux différences spatiales entre les groupes, parlant ainsi de cultures locales, ils négligent les différences temporelles parce qu'ils ne sont pas historiens. À l'inverse, les historiens, mais aussi les géographes, les sociologues, les anthropologues qui s'intéressent aux animaux en général, et au castor en particulier, n'abordent souvent que les manières humaines de penser et de traiter ces animaux, se penchent ainsi sur le contexte humain, certes important, mais guère sur les animaux eux-mêmes... tout aussi importants, car ils ne sont pas naturalistes. À la fois naturaliste, historien, mais se faisant aussi géographe et sociologue pour relater la situation actuelle, Rémi Luglia traite des humains *et* des castors, du présent *et* du passé, et nous offre ainsi un livre autrement plus riche.

Soulignons deux aspects majeurs. D'abord, Rémi Luglia met notamment l'accent sur l'histoire environnementale et comportementale des castors, sur l'histoire de leurs conditions, de leurs vécus et de leurs adaptations. Car les animaux ne sont pas immuables, contrairement à ce que l'on a longtemps prétendu, à ce que beaucoup de naturalistes croient encore, à ce que les éthologues ont cru, pensant même pouvoir définir une espèce en fonction de son comportement. L'histoire montre que la souplesse comportementale s'exerce fortement dans le temps, que les conduites d'une espèce, de ses groupes et de ses individus connaissent de multiples ajustements par rapport à divers facteurs, amenant des modifications, constituant des singularités qui sont des variations autour du potentiel de chaque espèce ou de vraies innovations, dont l'ampleur et la complexité empêchent de les réduire à d'uniques fluctuations aléatoires nourrissant la sélection naturelle, ce qui constitue encore la lecture instinctive de nombre d'éco-éthologues pour être cohérents avec l'interprétation évolutive. Ces variations construisent *une* histoire et *une* géographie des conduites, avec des périodes, des foyers et des cultures parallèles et successives, indépendantes ou liées aux situations environnementales et humaines, elles-mêmes variables dans le temps et l'espace. D'où l'intérêt d'une histoire animale, comme celle qu'entreprend Rémi Luglia à propos des castors, notamment pour découvrir leur histoire, plus ou moins liée à la nôtre, plus ou moins indépendante. Il s'agit d'étudier les situations, les vécus, c'est-à-dire les manières physiologiques, psychologiques, comportementales de vivre et de ressentir des conditions, des circonstances, des événements au fil du temps. Par effet retour, cela permet de mieux comprendre les relations avec les humains, de réinsérer ces derniers dans le monde, de mieux mesurer les effets de leurs actes.

Le lecteur comprendra qu'entreprendre l'histoire des animaux fait réviser la définition de l'histoire. L'actuelle, comme « science des hommes dans le temps », n'est pas gravée dans le marbre, n'a rien d'intangible et s'avère désormais trop restrictive. Il est nécessaire de l'élargir. Après la « science des événements dans le temps » du XIX^e siècle et cette « science des hommes dans le temps » du XX^e siècle, alors instaurée pour agrandir l'histoire à tous les aspects humains, en faire une science humaine comme les autres, il faut l'étendre aux animaux et même aux autres vivants et lui donner le sens de « science des vivants dans le temps » pour un XXI^e siècle marqué par la prise de conscience de la richesse de la biodiversité et des liens vitaux des humains avec elle.

L'autre aspect majeur du livre réside dans la volonté de son auteur de bien passer du côté des castors, de s'intéresser à leur versant et à leur version des

choses. Cela veut dire se mettre à côté d'eux pour adopter leur point de vue géographique, comprendre ce qu'ils vivent, subissent, comment ils agissent et réagissent. C'est aussi tenter de déceler leur point de vue psychologique, ce qu'ils voient et ressentent. Cela demande une empathie et une adaptation. Il ne s'agit pas de devenir castor, c'est évidemment impossible. Il s'agit d'une intention, d'un effort de projection, d'une méthode, comme l'ont fait des naturalistes, des chasseurs, des taxidermistes et désormais des éthologues qui affirment la nécessité de s'attacher au point de vue des animaux, ou comme les ethnologues l'essaient depuis longtemps avec les populations humaines. L'impossibilité de sortir complètement de l'humain (ou de sa civilisation) et l'accès limité aux animaux (ou aux autres humains) ne doivent pas faire renoncer. Cela permet de se décentrer, de bien lire les documents historiques, essentiellement humains, du côté des animaux en traquant tous les indices à leur propos, avec à la clé la découverte d'aspects insoupçonnés ou négligés, minorés, voire niés jusqu'à présent, comme on le découvre au fil des pages.

Il y a grand profit à lire l'ouvrage de Rémi Luglia, qui nous offre une belle et riche étude évoquant clairement et simplement toute la complexité de la réalité, celle des castors *et* des humains les entourant, celle de leurs interactions entre eux, ainsi qu'un message d'espoir pour penser l'avenir et le concrétiser, appelant à la réconciliation et à la cohabitation pacifique. Ce livre est désormais un modèle.

Éric Baratay
Membre senior de l'Institut Universitaire de France
Professeur à l'université de Lyon

Avertissement

Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans un glossaire en fin de volume.

INTRODUCTION. SUIVRE LA PISTE SENSIBLE DES CASTORS EN HISTORIEN ET EN NATURALISTE

Paradoxalement pour quelqu'un qui cherche à écrire un livre sensible sur un animal, ma rencontre avec le castor d'Europe ne s'est pas réalisée sur le terrain. Il ne paraît pas superflu de commencer par restituer au lecteur l'itinéraire personnel et spécifique qui a débouché sur cet ouvrage. En guise d'introduction, succombons donc pour commencer à une forme d'autobiographie partielle, car elle est signifiante pour comprendre le cheminement qui conduit un chercheur à s'intéresser à un sujet, et à en proposer un éclairage singulier.

Parlons ainsi d'inspiration avant de partager des savoirs. Et commençons par le ressort profond de beaucoup d'êtres humains : la recherche du bonheur procuré par la force des impressions esthétiques et des moments sensibles.

Magie de l'instant saisi au fil de la Loire

Tout aurait pu débiter au bord de la Loire, par un soir d'été, lorsque la famille de castors sort de son terrier pour entamer sa nuit de plaisant labeur. On voit alors, baigné par un soleil couchant qui confirme l'insolente et changeante beauté des ciels qui se mirent dans les eaux de Loire, dans le ballet virevoltant des sternes pierregarins (*Sterna hirundo*) et naines (*Sternula albifrons*) disputant en vain aux mouettes mélanocéphales (*Ichthyaelus melanocephalus*) et rieuses (*Chroicocephalus ridibundus*) la domination sonore du moment, l'onde du bras secondaire du fleuve royal se troubler par des vaguelettes concentriques successives annonçant l'émergence du nageur hors pair qu'est le castor d'Europe (*Castor fiber*). Derrière un premier parent, qui s'installe sur la grève et entreprend aussitôt, sans pudeur, une toilette minutieuse de sa fourrure, surgissent les deux adolescents, un peu assagis par

rapport à l'an dernier mais toujours joueurs, inlassablement curieux et assez inséparables (figure 1). Les bébés de l'année font enfin leur apparition, comme des bouchons remontant du fond de l'eau, encadrés par l'autre membre du couple castorien formé à la vie à la mort. Tous proviennent du terrier surmonté d'une hutte, installé et entretenu depuis plusieurs générations sur une île boisée de peupliers noirs et de saules, au cœur d'un territoire bien identifié, lui aussi depuis longtemps, par des marquages visuels et olfactifs. Pas du tout inquiets de la présence humaine, quoiqu'il y ait peu de doute qu'ils m'aient senti bien avant que je ne les voie, les castors vaquent à leurs occupations, prenant soin les uns des autres, surveillant les tout petits avec beaucoup de sollicitude, acceptant avec une infinie patience leurs agitations, leurs sollicitations et leurs dérangements, grignotant de-ci de-là une jeune tige recépée durant l'hiver. À qui est capable de prendre le temps de s'asseoir au bord du fleuve et de se laisser imprégner par l'ambiance du moment, la nature castorine offre généreusement une plénitude infinie.



Figure 1. Un castor adulte et un jeune en train de s'alimenter au bord de l'eau (© Bailey Parsons, stock.adobe.com).

Rencontres naturalistes

Si l'amour de la nature est l'origine et, avec la transmission, l'une des deux motivations de mon cheminement personnel dans le monde, elle se complète spontanément avec le goût de l'observation naturaliste. Ce n'est que la trentaine passée et ma thèse de doctorat sur l'histoire de la protection de la nature en voie d'achèvement, que j'ai pu tisser, m'installant sur les bords de la Loire, une certaine proximité avec les castors. Depuis, je prends un plaisir certain et renouvelé à les observer vivre leurs existences, à pister leurs territoires et les traces variées qu'ils y impriment. Je ne cesse de découvrir avec émerveillement leurs talents, notamment quand ils décident de transformer leur cadre de vie,

avec un savoir-faire d'artisan et des compétences d'ingénieur. Alliés à une infatigable obstination, leurs travaux débouchent toujours sur une réussite, sauf si des humains y mettent obstacle. J'ajoute une précision importante qui éclaire l'écriture de cet ouvrage : les aménagements des castors, contrairement à la plupart de ceux des humains, accueillent plus de vies et contribuent à renforcer le tissu du vivant. Nous y reviendrons abondamment.

Je ne prétends pas être original dans cette démarche d'observation : tout naturaliste, qu'il soit expert ou n'ait comme moi qu'une prétention d'amateur, connaît intimement cette passion insatiable qui conduit à déambuler durant des heures en pleine nature, par tous les temps, tous les sens en éveil, afin de saisir les signes subtils du vivant qui nous entoure. Pour partir à la recherche du castor perdu, mieux vaut se botter ! Car retrouver la madeleine castorine vous impose de cheminer sur la frontière entre le liquide et le solide, dans un entre-deux humide qui, dans des temps passés, a fait hésiter les anciens sur la classification du castor : est-il terrestre ? Est-il aquatique ? Ni l'un ni l'autre, à la fois l'un et l'autre, le castor forme un tout hybride qui télescope les classifications humaines, souvent trop rigides et anthropocentrées.

Un cheminement humaniste aux côtés du vivant

Doit-on mesurer les êtres vivants autres qu'humains* à l'aune de critères anthropiques (Despret, 2012) ? Le naturaliste croisé d'intellectuel que je suis ne le pense assurément pas. Sur le terrain, vigilant, observateur attentif et persévérant, réceptif à tout artefact castorin, vous avancez à pas prudents, mesurés. Votre regard s'est exercé à identifier la moindre trace et à révéler toutes les manifestations de vies : de fines branchettes écorcées dans l'eau délimitent un réfectoire ; un pied d'arbre rongé partiellement signale le territoire ; une entêtante odeur de goudron et de musc, pas désagréable du tout, vous fait rechercher un petit monticule sablonneux au bord de l'eau sur lequel le castor a déposé son castoréum. À quatre pattes, le nez à fleur de rivage, vous humez l'odeur du castor, et vous tentez d'en mesurer la force pour dater le dépôt, approximativement, afin d'évaluer l'intensité de la présence. La piste du castor est une école d'observation et d'ouverture aux vivants autres qu'humains. Elle oblige à raisonner en castor, et à s'imaginer vivre comme lui, en empathie.

Car des traces, les castors en produisent à foison, pour peu que les humains les laissent tranquilles. Après un apprentissage familial tout en bienveillance

et en imitation, les castors partent librement découvrir le monde pour trouver un lieu où s'installer et construire leur loge, qu'elle soit un terrier, un terrier-hutte ou une hutte. Peu importe la forme de l'édifice : les castors construisent tout au long des cours d'eau une chaîne du vivant, et chaque famille constitue un maillon crucial des réseaux écologiques* qui parcourent et composent l'écosphère*. Chacun est à sa place, de façon singulière, et joue sa partition dans une forme d'harmonie cosmique du vivant, pas du tout figée, mais pleinement dynamique dans l'infini mouvement des temps et des vies, qui façonne tout à la fois les individus, leurs relations et les territoires.

Des archives à l'engagement

En réalité, ce n'est ni par l'émotion, ni par l'observation naturaliste, ni par une philosophie humaniste du vivant que j'ai rencontré pour la première fois les castors. Mon intérêt s'est éveillé au fond d'une cave de l'Institut national d'agronomie, chaleureusement ouverte par Michel Échaubard, biologiste et éminent secrétaire général de la Société nationale de protection de la nature (SNPN), en me noircissant les doigts à parcourir les pages jaunies et poussiéreuses des exemplaires du *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation de France*, société savante à laquelle j'ai consacré ma thèse de doctorat (Luglia, 2015a), devenue depuis la SNPN, que j'ai l'immense honneur de présider actuellement. Certains penseront sans doute que piloter, avec d'autres, la destinée de son sujet de thèse ouvre un champ d'investigation infini pour un psychiatre, et ils auront bien raison !

Mais comment ne pas se sentir concerné quand on baigne depuis son plus jeune âge dans une curiosité amoureuse de la nature sauvage, libre, spontanée ? Quand on pratique assidûment l'observation naturaliste en compagnie de ses parents, de ses deux frères et de quelques amis ? Quand on a passé son adolescence à sillonner à mobylette les routes et les chemins du plateau de Vaucluse, à la recherche des pies-grièches (*Lanius* sp.), des aigles royaux (*Aquila chrysaetos*) et bottés (*Hieraaetus pennatus*), des faucons crécerelles (*Falco tinnunculus*) et pèlerins (*Falco peregrinus*), des râles d'eau (*Rallus aquaticus*) et des traquets motteux (*Oenanthe oenanthe*), des fauvettes pitchou (*Sylvia undata*) et des chouettes chevêches (*Athene noctua*), des oedicnèmes criards (*Burhinus oedicephalus*) et de toute l'avifaune possible, afin de contribuer à un *Atlas des oiseaux de Vaucluse*, paru en 1996 sous la direction de Georges Oliosio ? Quand on a passé à 17 ans des nuits entières, en plein

hiver et dans la neige, à rechercher – sans succès – la chouette de Tengmalm (*Aegolius funereus*) dans les hêtraies (*Fagus sylvatica*) du mont Ventoux, mais en découvrant au petit matin avec bonheur une harde de chamois (*Rupicapra rupicapra*) le long du GR9 en face nord du Géant de Provence? Quand on a passé des nuits – avec plus de succès – à écumer les combes vauclusiennes à la repasse* du hibou grand-duc (*Bubo bubo*)? Une imprégnation naturaliste ne vous quitte jamais tout à fait... y compris quand vous passez des jours et des jours sur les bancs de la Sorbonne et de la bibliothèque Lavisse à préparer assidûment la si exigeante et formatrice agrégation d'histoire. Ou quand vous déroulez vos journées dans la si riche et accueillante Bibliothèque nationale de France pour prendre connaissance de la bibliographie connexe à votre sujet d'étude, fort réduite au demeurant, et consulter les sources imprimées, bien plus abondantes et inexploitées en réalité.

Comment ne pas s'engager dans la cité quand on adhère à une association comme la SNPN depuis l'âge de 15 ans, sans discontinuer au fil de trois décennies, et dont on apprécie particulièrement la faculté de produire des discours exigeants et raisonnés fondés sur des considérations scientifiques attestées et solides, mais aussi la volonté morale de laisser une place suffisante dans le monde aux autres qu'humains? Comment ne pas s'engager dans le siècle quand vos recherches d'historien vous font prendre conscience que les ressorts de la crise écologique actuelle étaient parfaitement identifiés il y a plus de cent cinquante ans? Que les solutions étaient déjà définies? Que les premières actions ont été entreprises par d'illustres savants préoccupés par la marche de notre monde vers ce qu'ils entrevoyaient déjà comme un abîme mortifère? Et que, malgré cela, nos sociétés ont continué et persistent sur le chemin de l'*hubris* technoscientifique, cette démesure familière aux Grecs anciens qui conduit aveuglément certains à se croire l'égal des Dieux, mais qui préfigure immanquablement leur chute brutale, évidemment prévisible mais sciemment et inconsciemment négligée, entraînant souvent celle de leurs proches, voire de leur cité? Comment ne pas y voir le syndrome de Cassandre, qui connaît l'avenir mais n'est jamais écoutée?

Prendre conscience des temporalités

Comment ne pas vouloir remettre dans une perspective de longue durée les combats en faveur de la protection de la nature, toujours actuels mais pas si nouveaux? Mes recherches se sont employées à inscrire dans un temps

plus proche de la réalité un certain nombre d'affirmations court-termistes véhiculées dans la société, chez les protecteurs mais aussi parmi certains chercheurs. Ainsi, beaucoup considèrent que ce courant de pensée et d'action serait apparu dans les années 1950-1960 : or, cent ans plus tôt, les idées s'éveillaient déjà et les premières actions se dessinaient. Ce mouvement se serait d'abord intéressé aux espaces coloniaux et s'y serait conceptualisé : en réalité, il s'est développé simultanément en se penchant sur la situation hexagonale, et des concepts ont émergé aussi de ce terrain proche. Il se serait d'abord soucié de la nature « patrimoniale », des espèces rares et menacées, des espaces « vierges ». L'attention qu'il accorderait à la « nature ordinaire » serait très récente. En réalité, la première origine de ce courant est le souci porté à une nature considérée comme « utile » aux humains. Autre affirmation, les protecteurs de la nature, scientifiques, se seraient toujours distingués des protecteurs des animaux : pourtant, au cœur du XIX^e siècle, les différences entre les deux mouvements étaient très faibles. Quelques dates interrogent l'historien : en 1854, la Société d'acclimatation est fondée ; elle devient, en 1960, la Société nationale de protection de la nature. Quelles sont les évolutions qui ont conduit à cette bascule ? En 1895, les savants refusent de réclamer la protection des derniers castors. En 1909, ils s'engagent et l'obtiennent, sauvant ainsi les derniers individus de l'espèce en France et lui permettant de retrouver une part significative de sa répartition. Cela incarne une des rares, bien méconnue mais incontestable victoire de la protection de la nature en France et en Europe ! Le castor apparaît ainsi à la fois précurseur et exemplaire de cette histoire : il mérite bien que l'on y consacre quelques pages.

C'est l'histoire de ces humains et de ces castors dont je vais faire un récit, parce qu'elle est une étincelle d'espoir dans un monde où le vivant autre qu'humain a de moins en moins le droit, l'espace, le temps et la possibilité d'exister. Par cet ouvrage, j'entends affirmer, et documenter, que nous pouvons construire un monde où les humains vivront mieux, en laissant toute sa place à une nature plus libre, plus spontanée, mieux respectée. Car si la réconciliation entre humains et autres qu'humains est la cible stratégique de long terme visée, les cohabitations* permettant de la concrétiser sont multiples, contextualisées, et ne sauraient être essentialisées. Il s'agit de les penser, et d'en inventer de nouvelles. D'où le sous-titre de l'ouvrage : « histoires de cohabitations et de réconciliation ».

Voici donc l'ouvrage hybride d'un historien naturaliste et humaniste engagé pour une écologie de la réconciliation (Miller, 2006).

POURQUOI ET COMMENT ÉTUDIER LES CASTORS ?

Avant d'entrer dans le vif de l'histoire des castors, il est utile d'exposer le cadre scientifique de l'ouvrage en précisant la démarche spécifique mise en œuvre ainsi que les champs heuristiques, épistémologiques et historiographiques dans lesquels cette étude s'insère. Cet ouvrage « hors collection » franchit certaines frontières disciplinaires pour mieux répondre à plusieurs questionnements : en quoi étudier les castors d'Europe a-t-il un sens ? Pourquoi cette espèce peut-elle être considérée comme un cas exemplaire dans l'histoire des relations entre les humains et le reste de la nature ? Dans quelle mesure pouvons-nous en dégager des leçons pour l'avenir de la communauté des vivants ? Répondre à ces interrogations nécessite une approche transdisciplinaire*.

Étudier l'animal pour lui-même

Depuis Robert Delort (1984), tout historien sait que « les animaux ont une histoire ». Leur étude offre une appréhension intéressante car différente de celle des humains et de leurs sociétés. Elle conduit à examiner les relations que les humains entretiennent avec leur environnement et le reste de la nature. En France, des travaux assez récents témoignent des apports de cette histoire de l'animal qui se complète en inversant « le point de vue », en se plaçant du côté de l'animal et non plus seulement des humains (Bailly, 2007 ; Lestel, 2004 ; Kohler, 2012 ; Baratay, 2012a ; 2012b ; 2017 ; 2019 ; 2020 ; 2021 ; 2022 ; 2023 ; Baron, 2023a, 2023b).

Le castor d'Europe revêt un intérêt spécifique dans ce contexte. Un historien du culturel contemporain évoquera la philosophe Simone de Beauvoir et son surnom – le castor –, venu, écrit-elle dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), du fait que « les castors vont en bande et [qu']ils ont l'esprit

constructeur » ; affirmation dont la première partie n'est pas tout à fait exacte d'un point de vue naturaliste au demeurant. Un historien de l'Antiquité pensera à la gémellité la plus célèbre de la mythologie gréco-romaine : Castor et Pollux. Avec de jeunes enfants, on évoquera le « Père Castor » ou les « Castors juniors », et toute une production jeunesse associée. Là encore, l'intérêt porte sur les représentations humaines. D'aucuns, étudiant les villes, pourraient se souvenir des mouvements d'autoconstruction coopératifs des années 1950-1960. Les plus manuels penseront sans nul doute à l'enseigne de bricolage Castorama. Un historien médiéviste ou moderniste s'attachera à la fourrure de cet animal, support de parure et de commerce qui a favorisé les échanges commerciaux en Europe, la colonisation européenne de l'Amérique du Nord et son intégration globalisée.

Toutes ces approches mettent les humains au centre de leurs interrogations, dans un entre-soi anthropique singulièrement vertigineux qui semble faire fi de la matérialité de l'existence de vivants autres qu'humains, puisant à une forme de finitude égo-anthropocentrique de la conscience de l'altérité. Ces chercheurs s'intéressent peu ou pas au castor en tant qu'espèce ou être sensible, et considèrent généralement cet animal-prétexte comme une espèce invariable, dont les comportements et les modes de vie sont figés depuis la nuit des temps. Ces regards ne sont évidemment pas dénués d'intérêt, mais ils sont partiels, car ils laissent de côté l'autre protagoniste de ces relations. Or le castor, rongeur semi-aquatique qui pratique au quotidien les cours d'eau, ne saurait être réduit à ses jarres* et à sa bourre*, ou à l'image que certains humains s'en font.

Singularité castorine

Outre le fait d'être un sujet assez neuf, le castor est un animal différent de ceux habituellement étudiés par l'historien. C'est un rongeur de la famille des Castoridés dont la lignée conduisant aux formes contemporaines apparaît il y a environ 54 millions d'années (Horn *et al.*, 2011). La divergence entre castor d'Europe et castor canadien daterait d'environ 7,5 millions d'années, au moment où des castors d'Eurasie auraient migré vers l'Amérique du Nord. D'un poids oscillant entre 20 et 35 kg à l'âge adulte, il mesure entre 80 et 110 cm, dont une trentaine pour la queue : c'est sans conteste le plus gros rongeur d'Europe, et le second au niveau mondial après le capybara (*Hydrochoerus hydrochaeris*), américain. Il vit habituellement une quinzaine

d'années dans le milieu naturel. Certains soutiennent qu'il peut atteindre 20 à 30 ans en captivité. Le castor est singulièrement équipé pour la nage et la plongée : nez, oreilles et yeux alignés pour dépasser tout juste de la surface de l'eau en nageant ; pattes arrière puissamment palmées ; queue-gouvernail ; narines obturables ; forme générale « en torpille » avec les pattes avant « escamotables » sous le menton ; membrane nictitante qui recouvre ses yeux en plongée ; capacité à demeurer environ un quart d'heure en apnée ; vibrisses (« moustaches ») qui lui permettent de se repérer sous l'eau, même trouble, et de nuit. Le castor est même capable de nager en tenant un morceau de bois dans sa bouche. De fait, au quotidien, il s'éloigne assez peu de la berge. Son alimentation est strictement végétarienne mais très variée (herbacées, pousses ligneuses, fruits, écorces, etc.). Il vit sur un territoire déterminé, en bord de cours d'eau ou d'étang, au sein d'une famille composée d'un couple, des jeunes de l'année et de ceux des années précédentes. Le castor est en effet monogame et reste fidèle à l'autre partenaire tout au long de sa vie. La maturité sexuelle est atteinte vers l'âge de 3 ans, moment auquel les jeunes castors quittent communément la cellule familiale. L'accouplement se déroule dans l'eau entre janvier et mars. Difficile à observer, il prend la forme d'une danse aquatique avec les deux castors enlacés face à face. Les naissances ont lieu généralement en mai après une gestation de cent dix jours. Une portée comporte entre deux et quatre petits qui naissent avec une fourrure complète et les yeux ouverts, à l'intérieur de la hutte. L'allaitement dure environ trois mois. Voici pour la carte de visite de cette espèce dotée de capacités étonnantes. Mais quelle espèce n'en possède pas ?

L'intérêt heuristique du castor provient en réalité de ses différences éco-éthologiques par rapport à d'autres espèces sur lesquelles la recherche s'est focalisée : ce n'est ni un bétail ni un animal domestique ; ce n'est ni un animal de compagnie (n'en déplaise à Grey Owl ! – Grey Owl, 1934 ; 1935 ; voir p. 57) ni un nouvel animal de compagnie (NAC) ; ce n'est pas un loup, un ours, un carnivore, un prédateur ; il n'est pas catégorisé comme espèce exotique envahissante (sauf en Terre de Feu et en Finlande, où l'espèce canadienne a été introduite ; Choi, 2008 ; Huertas Herrera *et al.*, 2020) ; il n'est pas véritablement gibier. Les regards que les humains portent et ont porté sur lui sont ainsi d'une autre nature que ceux noués avec les animaux domestiques (voir par exemple Baratay, 2003 ; 2008), ou avec les prédateurs comme le loup (voir les nombreux ouvrages et publications de J.-M. Moriceau et de son équipe, 2007 ; 2010 ; 2011 ; 2014) ou l'ours (par exemple Pastoureau, 2007). Le castor se révèle capable de transformer de façon importante et